

Bernard Pelchat

Léo
Jules
Axel et
Nicolas

ROMAN

AZ
CRÉATION

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. C'est vrai de la nôtre, semée d'embûches, de drames, d'événements heureux ou moins heureux. C'est vrai aussi de celle de nos parents. Et de leurs parents avant eux. Or, on sait depuis une vingtaine d'années que ce vécu peut se transmettre d'une génération à l'autre ! Ce qui est arrivé à nos ancêtres se retrouve tapi au plus profond de nous, sans que nous nous en doutions. Ce qui les a marqués nous marque aussi.

Aujourd'hui, il paraît évident que la théorie de Lamarck est plausible. La transmission de l'influence de l'environnement sur plusieurs générations est indéniable.

Isabelle Mansuy

Professeure en cognition moléculaire à l'université de Zurich

Science & Vie, mars-avril 2017

RÉDACTION S&V

MC et AC

Merci à madame Isabelle Mansuy
pour les informations qu'elle m'a si aimablement livrées
sur la théorie de Lamarck.

Léo

QUAND je me suis enrôlé, j'étais bien jeune. Je ne savais pas trop dans quoi je m'embarquais, mais je venais de perdre mes parents. Ils étaient tous les deux à la pêche. Leur canot avait chaviré. Peut-être un mauvais mouvement. On explique ça comme ça parce que le lac était calme et il ne faisait pas mauvais temps. Voyant qu'ils ne revenaient pas au camp, des vacanciers sont partis voir. Ils ont retrouvé la chaloupe renversée dans un secteur isolé. Les corps sont remontés d'eux-mêmes à la surface quelques heures plus tard. C'est un peu pour mettre de côté cette année difficile que j'ai décidé de partir à la guerre. Je n'avais plus d'attaches personnelles significatives. Des liens de parenté pas encore forgés. Quelques amis. Je me retrouvais devant un vide que je considérais difficile à combler. L'appel de la patrie m'est apparu alors comme une bouée de sauvetage pour faire une pause dans ma vie et repartir vers un meilleur avenir. J'avais besoin d'une coupure dans ma vie et je me suis engagé volontairement, contrairement à d'autres qui y ont été obligés. En théorie, c'est bien beau vouloir mettre de côté certaines réalités de la vie, mais une fois sur le terrain, on n'a plus le choix. Il faut vivre avec nos décisions et les assumer.

À 22 ans, me voici soldat d'infanterie dans le Régiment de la Chaudière qui avait été transféré en Angleterre en cas d'une invasion du pays de Winston Churchill par les Nazis. En avril 1944, on était basés aux casernes Guillemont, à Cove, dans le Hampshire. On devait se soumettre à un entraînement intensif en vue d'éventuelles opérations militaires. On se demandait toujours si on allait finalement passer à l'action pour vrai, mais personne ne savait quand ni où ça se produirait.

Jusque-là, c'était pas trop angoissant. On était bien traités malgré les obligations militaires auxquelles on devait faire face. Mais on se sentait pas mal loin de chez nous. Veut, veut pas, ce nouvel environnement, la vie de camp, c'était

loin de ce que j'avais vécu avant. On avait beau être passablement occupés par notre quotidien et quelques opérations sporadiques, quand on se retrouvait seul le soir, il nous arrivait de penser à ce que nous avions laissé en nous engageant dans un pareil inconnu. Le regretter? Moi, non. D'autres, oui. Plusieurs écrivaient à leurs proches pour leur raconter leurs aventures. Ils recevaient des lettres de leur famille, de leur amoureuse, de leurs amis qui avaient été épargnés par la conscription. Moi, rien. Seul j'étais parti du Canada. Seul je me retrouvais en Angleterre.

Jusqu'au jour où une lettre m'a été remise, estampillée à Rimouski. Qui pouvait m'écrire de Rimouski? L'enveloppe au contour rouge et bleu m'était bien destinée. Le nom de l'expéditeur, de l'expéditrice plutôt, ne me disait absolument rien. Mariette Labonté. Je l'ai ouverte et j'ai finalement compris que cette Mariette Labonté avait posé sa candidature pour devenir une marraine de guerre d'un soldat d'outre-mer. J'avais été choisi pour être son correspondant. Son filleul de guerre. Toute une surprise! Pourquoi pas.

Des soldats de ma division en avaient des marraines. C'était mon tour. J'avais donc aussi ma marraine de guerre à moi. Ça m'a touché. C'était réconfortant de recevoir de tels encouragements. On sentait que des gens pensaient à nous, même de loin. Je me sentais déjà moins seul. J'ai donc entrepris une correspondance avec cette Mariette Labonté. Autant que je pouvais, je répondais à ses lettres, mais les guerres étant ce qu'elles sont, mes histoires à moi n'étaient pas toujours bonnes à raconter. La distance jouait aussi beaucoup sur la fréquence de nos échanges. Ça prenait des semaines, parfois même des mois, avant d'avoir des réponses à nos lettres, mais on les attendait et ça nous remontait le moral quand elles arrivaient. La première lettre, je l'ai reçue le 12 avril 1944. Elle était datée du 19 mars. Nous n'étions pas encore sur le champ de bataille. Les échanges se sont

considérablement espacés plus tard, mais ils ont tenu bon jusqu'à mon retour au Canada.

Mariette avait 21 ans. Presque le même âge que moi. Elle travaillait au Camp 55 à Rimouski, dont j'avais déjà entendu parler sans jamais y être allé. Tout comme à Rimouski d'ailleurs. Elle classait des documents et, comme elle disait, il n'y avait pas beaucoup d'avenir là parce que le camp devait fermer. Au moins ça lui permettait de participer aux besoins financiers de la famille. Et elle était fière de contribuer à sa façon à l'effort de guerre jusqu'à la fermeture définitive du camp.

Mariette participait aussi aux travaux de la ferme sans vraiment aimer ça. Puis un jour, au bureau de poste, un monsieur qui l'avait remarquée au camp lui a demandé si elle accepterait de travailler pour lui dans son petit entrepôt. Un peu de travail de bureau, mais aussi sur le plancher. Il cherchait quelqu'un pour recevoir la marchandise et organiser la distribution chez les clients. Elle avait tout de suite dit oui. Elle pouvait ainsi continuer de contribuer au revenu familial, ce qui ne déplaisait pas à sa mère ni aux enfants qui en avaient grandement besoin.

À sept, chacun devait y mettre du sien. Mariette était l'aînée de six enfants : trois filles et trois garçons. Juliette, 12 ans, restait à la maison pour aider sa mère. Emma avait 10 ans; elle allait encore à l'école. Ses trois frères Paul, Germain et Simon, de 18, 16 et 13 ans, avaient pris la relève sur la terre de leur père décédé l'année précédente. Ils avaient des animaux de ferme, des champs de pâturages, une érablière, du bois en masse. Ses jeunes frères travaillaient dur pour leur âge. Ils étaient formidables, qu'elle écrivait. Mais Germain et Simon n'avaient pas l'intention de finir leurs jours sur cette ferme. Mais en ces temps de guerre, en attendant des jours meilleurs, c'était leur seul moyen de subsistance. Paul semblait mieux s'accommoder de ce

travail. Il avait l'air d'aimer ça plus que ses frères. Elle le voyait bien s'installer là pour de bon.

Mariette se trouvait chanceuse d'avoir reçu une réponse de moi parce que quelques-unes de ses amies n'avaient rien eu en retour d'une première lettre. Dans sa réponse à ma réponse, elle me remerciait d'avoir accepté et elle me disait qu'elle n'avait jamais reçu de lettre d'aussi loin. Elle ne pouvait imaginer ce qu'était la vie d'un soldat, en temps de guerre, outre-mer, dans un pays étranger, et elle voulait tout savoir.

Pour revenir à mon histoire à moi, notre bataillon a finalement quitté Cove pour rejoindre des milliers et des milliers d'autres soldats. Plusieurs pays étaient appelés à participer à cette opération majeure. Il y avait des Britanniques bien sûr sur la côte anglaise, mais aussi des Canadiens, des Américains, des Polonais, des Français, des Norvégiens, des Belges, des Danois. Les Alliés venaient de partout en Europe pour combattre l'Allemagne. En arrivant là, on s'est tout de suite rendu compte que c'était pas mal plus gros qu'on l'avait imaginé. L'aviation, la marine, l'infanterie, tous les corps militaires étaient réquisitionnés pour effectuer une opération d'une envergure encore jamais vue. Paraît qu'on était près d'un million en tout. Il y en avait à perte de vue sur les quais : une quarantaine de divisions – dont trois canadiennes – qui s'embarquait sur un nombre incalculable de bateaux. Il y avait des centaines de bateaux pour les soldats, et je ne peux dire combien de fois plus pour le matériel de guerre et le soutien. Dès qu'un bateau était rempli, il quittait son quai vers une position en mer en vue d'un départ de nuit. Oui, il y avait le clair de lune, mais avec des eaux agitées et le mal de mer en prime, disons que les conditions les meilleures n'étaient pas réunies pour affronter l'ennemi à notre arrivée sur la côte française dans nos péniches de débarquement.